

enchantement mystérieux. Je m'avançai vers Arabella pour la serrer dans mes bras. « Ne vous approchez pas de moi, me dit-elle, je ne vous appartiens plus. J'appartiens à quelqu'un de plus grand et de plus terrible que nous tous... »

Elle se leva avec un grand frisson, et rejetant son voile, avec une paire de ciseaux d'or qu'elle tira de son sac, elle coupa deux des boucles si blondes qui tombaient le long de ses joues mates. Elle les posa sur la table et me regarda longuement. « Ah ! me dit-elle, c'est une effroyable fatalité pour une femme qui aime ! Qu'allais-je vous reprocher tout à l'heure ? Quoi qu'il arrive, c'est moi qui oublierai la première ! » Je pris sa main, si ému et si bouleversé que je ne savais plus si je rêvais ou si je vivais. Et comme je mettais un baiser sur cette longue paume glacée, deux larmes tombèrent de mes yeux. « Merci, me dit-elle alors. » Et elle marcha vers la porte comme une somnambule. Elle se retourna et je vis ses prunelles d'un bleu sombre, une dernière fois. Toute sa vie s'y concentra, tout son amour, tout son désespoir. Ce fut un regard tel qu'il entra en moi comme un éclair, et je demeurai immobile, interdit, presque aveuglé par ces yeux qui, à force d'intensité, n'avaient plus rien d'humain...

Quand je revins à moi, j'étais seul. Lady Sidley était partie. Je n'entendis aucune voiture dans la rue ; j'ouvris la fenêtre, tout était désert, la pluie torrentielle tombait toujours. Je revins m'asseoir près de mon feu qui s'éteignait. Je passais la main sur mon front et je me demandais si j'avais fait un rêve, si lady Sidley était venue ou si son ombre m'avait visité, mais pourtant je voyais ces boucles d'or pâle, là, sur ma table, cette grappe légère de cheveux. Je les pris dans mes doigts pour croire en eux, pour les baiser, les respirer. Oui, il me semblait que tout le parfum divin, charmant, inoubliable de lady Sidley montait vers moi et me grisait.

J'étais si brisé de fatigue et d'émotion que le lendemain je ne sortis pas, mais le jour suivant, décidé malgré tout à revoir mon amie, je me dirigeai vers son hôtel. Et sur la grande porte, je vis, accroché, un écusson de femme. Je sus ainsi que tout était consommé. J'appris ensuite que lady Sidley avait agonisé pendant toute la semaine, qu'elle n'avait plus quitté son lit, et que depuis l'avant-veille au matin elle n'avait plus prononcé une parole. Ce merci qu'elle avait laissé tomber sur moi, était-ce donc le dernier mot sorti de sa bouche ? Mais qui l'avait prononcé ? Elle-même ou son ombre ? Que m'importait ? Ma vie était brisée avec le cœur de lady Sidley, je devins la pauvre victime secouée par tous les démons de l'horreur et de la démence, et le rêve de ce monde se transforma pour moi en un lourd et hideux cauchemar...

Un an après cette mort dont rien n'avait pu me consoler, et le jour même du douloureux anniversaire, je reçus un mot de lord Sidley, me priant de passer à son hôtel. Je ne l'avais jamais vu, je trouvais un homme âgé, rogne, hautain et maussade. Il voulait me donner, me dit-il, un tableau que lady Sidley l'avait prié de me remettre à cette époque. Elle l'avait fait peindre pendant les premiers temps de sa maladie, prévoyant sans doute ce qui allait arriver. Mais rien de son affaiblissement n'était encore visible sur ce portrait où lady Sidley montrait toute la fraîcheur de sa merveilleuse jeunesse. Je tremblais de laisser voir à lord Sidley mon émotion. Je le remerciai. « Ne me remerciez pas, me dit-il, avec morgue, je ne suis pour rien là-dedans. C'est lady Sidley et lady Sidley seule qui vous l'offre. » Je me retirai donc.

Il est là, pendu au mur de cette chambre où ma vie

s'écoule. Sans cesse, un bouquet de bruyères rose élève vers lui son parfum rustique. — Qu'ils sont loin, les plateaux rocheux, les landes incultes, les champs venteux où les lichens poussaient et où mon cheval poursuivait son cheval pommelé ! — Je fixe ces yeux d'un bleu sombre, presque noir, pour tâcher d'y surprendre cet éclair qui m'éblouit, la nuit de notre dernière entrevue ; j'interroge cette bouche renflée, comme si elle allait me répondre. M'a-t-elle oublié, comme elle en avait la douloureuse certitude ? Jusqu'à l'insanité, les mêmes pensées me harcèlent. Se peut-il qu'un homme qui a tant aimé un être ne puisse rien conserver de ses traits qu'un étranger a rendus réels sur une toile peinte ? Se peut-il que des couleurs soient plus durables qu'une chair qui a vécu ? Et cependant qui rendra maintenant, sinon mes souvenirs, ces regards de tendresse, de fierté, de crainte, de supplication, de révolte, ces sourires où il y avait de l'abandon, de la douceur, de la volupté ?

La promesse que lady Sidley n'a pas voulu que je lui fasse, je l'ai tenue. Il ne demeure de mon amie que cette vaine apparence et la vie qu'elle a en moi. Elle est tout entière dans mon cœur depuis son enfance jusqu'au soir devant la mer, depuis notre rencontre dans un salon jusqu'à ses dernières paroles. Je suis son musée vivant. Son portrait est accroché à tous les murs de ma pensée. C'est là qu'elle se montre encore, ardente, capricieuse, fidèle, tendre, fuyante, obstinée, révoltée, hautaine, soumise, méchante, telle enfin qu'elle a vécu, telle qu'elle a aimé ; mais un jour viendra où son image peinte frappera seule les yeux des indifférents, son étrange et éphémère survie s'effacera à son tour, et c'est qu'alors j'appartiendrai, moi aussi, à quelqu'un de plus grand et de plus terrible que nous tous !

EDMOND JALOUX.



Lettre d'Allemagne.

Sur le " Mouvement de la jeunesse " (*Jugendbewegung*).

Un ancien Wandervogel me disait hier : « On a écrit quelques livres sur notre mouvement, mais cette prose est bien loin de nous ; les historiens oublient l'essentiel : nos sentiments, nos joies, nos espoirs, tout cela échappe à la définition. » Le vague et la confusion que l'on observe dans les propos des Wandervogel, quand on les interroge, l'importance du geste, le feu du regard attestent bien, en effet, qu'on se trouve en présence d'un idéal puissant, mais d'autant plus difficile à formuler qu'il est ployable à volonté, que chacun peut le tailler à sa convenance et même le hausser à la mesure de l'infini. Nous nous garderons donc de tenter ici l'impossible. Les lignes qui suivent sont manifestement dépourvues de toute ambition.

Disons d'abord que le mouvement des Wandervogel date d'avant la guerre. Aux environs de 1908, il y avait déjà des jeunes gens décidés à rompre avec la société organisée, à rejeter les valeurs généralement admises, et qui prétendaient se soustraire à « l'éducation par les vieillards ». (Sur ce dernier point, l'opinion des « militants » n'a pas varié ; elle peut s'exprimer ainsi : « Ceux qui ont mission de nous instruire, de nous guider, ne nous comprennent pas ; l'éducation que l'on nous impose aurait convenu peut-être à la jeunesse de nos maîtres, mais elle n'est pas faite pour nous. Certes, on « invente » toujours moins qu'on ne croit. Ces jeunes gens, qui se voulaient

libres de toute attache, écoutaient de loin quelques pédagogues « modernes », quelques apôtres de l'École en plein air, qui attaquaient ce que l'on nomme en Allemagne « l'esprit philologique » et prêchaient un retour à la nature. Et l'on vit alors dans les prairies les premiers Wandervögel, musiciens et chanteurs enivrés de leur solitude. Notons que ces groupements se recrutaient dans des familles bourgeoises et qu'ils se déclaraient sans ambages ennemis du service militaire, le militarisme, à cette époque, étant l'institution la moins discutée.

Vint la guerre, puis la révolution et la débâcle. Ceux qui avaient cru jusqu'au bout à la victoire s'avançaient dans la nuit, désarmés ; ceux qui avaient endossé sans joie l'uniforme ne songeaient désormais qu'à oublier et cherchaient une raison de vivre : les adolescents, élevés au hasard, instruits dans des écoles sans maîtres, se voyaient à peu près livrés à eux-mêmes. On eût dit que le désordre, la famine, le désespoir et la folie parcouraient le pays et répandaient partout leurs maléices. La souffrance réclame des médecins, et les « sauveurs » naquirent, en Allemagne, bons et mauvais prophètes. C'est alors que les idées des Wandervögel séduisirent la jeunesse, et que les premiers groupements mixtes se constituèrent. En Thuringe d'abord, puis dans presque toutes les provinces, des jeunes gens partaient à l'aventure sur les grands chemins, au son du violon et de la guitare, une guitare tout enrubannée. Avec la nuit, l'enchantement continuait : c'étaient des campements dans les clairières, des promenades sentimentales, des chants aux étoiles, des larmes d'attendrissement au bord du ruisseau. Et les Wandervögel disaient tu à tous les hommes, leurs frères. Parmi ceux qui eurent de seize à vingt ans au lendemain de la guerre, bien peu résistèrent à la contagion de l'enthousiasme.

Que cherchaient-ils, ces chevaliers à jambes nues, à tête nue ? Le savaient-ils au juste ? L'air pur, l'exercice de leurs muscles, la liberté, l'épanouissement de leur être, un sentiment d'amitié virile, d'autres satisfactions moins nobles ? Tout cela, sans doute, selon les individus. En réalité, ils cherchaient obscurément, et par des voies diverses, le bonheur : ils voulaient reconquérir la joie perdue. L'essentiel était de fuir les villes, triomphe du bruit, la société, domaine du mensonge, la civilisation enfin — car l'Allemand tient ferme à sa distinction entre la civilisation et la culture, la première étant l'œuvre du progrès matériel, la seconde équivalant à peu près à ce que nous appelons la vie intellectuelle. Et cette joie intérieure, que tout semblait rendre impossible, ils allaient la retrouver dans la nature, au milieu d'hommes et de femmes aimés ; la forêt, pensaient-ils, recèle les purs mystères, le grand secret qu'il faut surprendre, la « Weltseele » — l'âme du monde — qu'il faut sentir brûler dans son âme. Ce désir de possession mystique des choses, qui pousse le Wandervogel à rejeter sa dépouille de « civilisé » pour s'engager plus librement dans une vie d'exaltation lyrique, je ne puis m'empêcher de le rapprocher un instant de cette « méthode » que nous a enseignée, un jour, la *Possession du Monde* de Duhamel, « livre de guerre » écrit contre la guerre, et qui s'efforçait de recréer, malgré le malheur des temps, dans la nature et la vie sentimentale, des motifs de joie. Il ne saurait être question d'esquisser ici un parallèle et je me borne à indiquer un point de repère dans le paysage français.

Au surplus, rien de plus divers et de plus vague que le mysticisme des Wandervögel, qui peut aller, suivant le cas, du panthéisme le plus net au spiritualisme chrétien. Mais tous les fidèles cultivent leur romantisme et le regar-

dent comme l'instrument possible d'une régénération véritable de tous les hommes. Les uns placent Rousseau au premier rang de leurs maîtres. D'autres racontent des épisodes de la Guerre de Trente ans, la plupart prétendent revenir au moyen âge et renouer avec la tradition des « Burschen » — songez aux « compagnons du tour de France » — qui parcouraient leur pays en quête de travail. Filiation plus légendaire que réelle, car ces voyageurs se forgent un moyen âge de fantaisie ; je connais un Wandervogel facétieux — espèce très rare — qui a lu certain jour à ses camarades de vrais poèmes mystiques du XIV^e siècle. On devine que le désappointement a été grand.

Dans cette jeunesse, les lectures en commun sont très goûtées, et on leur attribue des vertus de premier ordre. Je ne veux pas parler d'une littérature militante, qui se compose de catéchismes et de bréviaires à l'usage des Wandervögel, de récits naïfs ou exaltants. Il y a beaucoup plus curieux. Des poètes savants, des poètes aristocratiques, dont les œuvres difficiles ne sembleraient devoir intéresser qu'une élite restreinte, ont été en quelque sorte adoptés par les Wandervögel. Et c'est ainsi que dans des cercles étendus, et qui comprennent souvent de jeunes ouvriers, on lit à haute voix des vers de Carl Spitteler, des mélodées plaintives de Maria Rilke ou des poèmes de Stephan Georg. Mais il est certain que dans l'atmosphère religieuse qui entoure ces lectures, la compréhension véritable d'un texte devient tout à fait secondaire. Le texte le plus obscur peut être le plus suggestif, le plus émouvant, celui qui sait le mieux provoquer les larmes. Car les larmes représentent le but suprême, pour les initiés, et l'on m'a affirmé que les images symboliques de Stephan Georg, en ce cas, faisaient merveille.

Il ne faut point trop s'étonner de ces excès, qui sont inévitables, tout comme d'autres excès beaucoup moins purs, qui ont jeté parfois le discrédit sur l'ensemble de la « Jugendbewegung ». On a insisté sur des accidents, d'ailleurs très réels, qui n'ont été fréquents que pendant les années troublées de l'après-guerre. Aujourd'hui, les fidèles de la « Schönheit » se sont dispersés, et les beautés en extase qui s'exhibaient sans voile, pour éveiller au cœur de l'homme le sentiment de l'innocence bienheureuse, ont été recueillies le plus souvent par des cabarets et des music-halls, où elles sont rétribuées selon leurs services. Dans un mouvement d'une telle ampleur, et qui sollicite toutes les tendances humaines, le pur et l'impur se mêlent comme le blé et l'ivraie. Mais je crois cependant que la santé l'emporte, dans cette jeunesse ; l'exaltation romantique forme un prolongement si naturel du tempérament germanique que l'on ne saurait la ranger parmi les maladies.

* * *

Il est temps d'ajouter à ces vues générales quelques renseignements précis sur la situation présente de la « Jugendbewegung ». J'aurais dû parler au passé de cette « religion » étrange, car un état d'âme de cette espèce ne pouvait se développer que dans une période d'anarchie. En 1927, la « civilisation » n'a pas reconquis beaucoup de titres à l'admiration des hommes, mais son échec paraît moins évident aux yeux d'une génération nouvelle. L'enthousiasme n'est pas un talisman qui puisse se transmettre par la propagande et l'éducation. Et puis, la misère a desserré son étreinte, et l'on reprend le chemin de fer. Les étudiants de naguère ont « fait une fin » ; les voici ingénieurs ou « Lehrer ». Les apprentis et les chômeurs ont trouvé de l'embauche et ne cheminent plus sur les routes des villages, jusqu'en Italie et en Norvège.

Pourtant, si la foi s'affaiblit, si les « anciens » parlent de trahison, le nombre des Wandervögel est toujours considérable. Les jeunes ouvriers d'aujourd'hui travaillent régulièrement, mais ils se rassemblent par groupes, chaque dimanche, et vont respirer l'air des bois. Il y a beaucoup d'instituteurs qui n'ont pas oublié leurs beaux principes ; ils tâchent de catéchiser leurs élèves, et transforment leur salle d'école en dortoir, pendant les vacances d'été. Ailleurs, les municipalités aménagent d'anciennes casernes, de vieux châteaux, qui accueillent, chaque soir, une bande de pèlerins. En outre, la mode des voyages à pied s'est répandue dans tout le pays ; pendant la belle saison, des familles entières ferment la porte de leur logis et partent, sac au dos. Je sais un professeur d'Université qui a fait faire à sa femme et à ses quatre enfants la route de Leipzig à Bamberg, qui doit bien mesurer près de deux cents kilomètres. Mais il s'agit alors d'un goût sagement sentimental, où l'on ne reconnaît plus la flamme des temps héroïques.

Une dernière remarque, qui a son importance. Les Wandervögel n'ont pas adopté d'attitude concertée en face de la politique. Ceux de 1920 ont pu être considérés avec raison comme des « anti-politiques ». Actuellement, il existe des sections qui se rattachent à un parti (socialiste surtout, communiste, ou au contraire nationaliste) ; mais lorsque des groupes d'opinions différentes se réunissent dans un hospice, l'ancienne foi des Wandervögel forme un lien commun que tous peuvent accepter. Au demeurant, les « apolitiques » restent toujours les plus nombreux, et c'est parmi ces indépendants, qui ne regardent pas l'Etat sans défiance, que l'on aurait chance de rencontrer les jeunes Allemands les mieux préparés pour concevoir et pour aimer la liberté. Malheureusement, le Wandervögel de 1927 semble avoir peine à se dégager de l'enfance, ou du moins d'une sentimentalité puérile. On lui reproche de mépriser, non seulement la « civilisation » mais aussi la « culture », ce qui est grave ; il arrive que de beaux élans naïfs lui tiennent lieu de toute science, ou s'il ignore le fanatisme il n'est souvent qu'un bon compagnon riant avec les camarades. Je crois pourtant que l'élite morale et intellectuelle de l'Allemagne, pendant les années prochaines, comptera parmi ses membres un bon nombre de ces adolescents sans faux-cols et sans cravates, qui voururent, au lendemain de l'armistice, réinventer la joie de vivre.

MARCEL RAYMOND.

Leipzig, fin mai 1927.

Frédéric le Grand vu par un Vaudois.

En 1747, Frédéric II, roi de Prusse, pria son ami d'Argens, alors en séjour à Paris, de lui procurer comme lecteur-secrétaire un homme ayant des lettres, discret, point pédant et d'humeur agréable. Le marquis ne put trouver un candidat qui réunît tant de qualités ; les jeunes gens doués de talents littéraires, manda-t-il au roi, manquent souvent du ton que donne la bonne société. Cinq ans plus tard, Frédéric jeta son dévolu sur un collaborateur de l'*Encyclopédie*, l'abbé de Prades, dont la thèse pour le doctorat en théologie, soutenue en Sorbonne peu de temps auparavant, avait soulevé un énorme scandale par les doutes que son auteur émettait sur la divinité de Jésus-Christ et sur la spiritualité de l'âme. Cette hétérodoxie n'était pas pour déplaire au royal disciple de Voltaire, mais l'abbé ne tarda pas à devenir l'instrument du service d'espionnage français, et le monarque l'envoya méditer à la forteresse de Magdebourg sur l'inconvénient qu'il y a à servir deux maîtres à la fois.



Alexandre de Catt.

Né à Morges en 1725, mort en 1795.
Lecteur de Frédéric le Grand de 1758 à 1779.

Cliché d'après une miniature, propriété du Musée historiographique vaudois.

Né en 1725 à Morges, le Vaudois Alexandre de Catt¹ était venu poursuivre à l'Université d'Utrecht, sous la direction du célèbre professeur Wesseling, des études philosophiques et philologiques commencées dans son pays. C'était en 1756, au mois de juin. Se trouvant entre Amsterdam et Utrecht, sur les rives de l'Escaut, notre compatriote prit place sur une barque qui menait les voyageurs dans cette dernière ville. Le rouf était loué. Un homme en sortit, vêtu d'un habit cannelle à boutonniers d'or, le visage tout barbouillé de tabac d'Espagne.

— Monsieur, qui êtes-vous ? demanda-t-il à brûle-pourpoint au jeune Vaudois.

Surpris et piqué d'un tel sans-gêne chez un personnage dont l'aspect, au surplus, ne paraissait pas révéler quelqu'un d'importance, Catt resta sur la défensive. L'inconnu se tut un instant, puis, d'un ton plus civil, l'invita à entrer dans la cabine. Une conversation très animée s'engagea. L'homme en habit cannelle tranchait avec suffisance les problèmes les plus divers de politique, de philosophie et de religion. Il paraissait bien informé des affaires de Hollande et jugeait cavalièrement plusieurs monarches de l'Europe. Le roi de Prusse n'échappa pas à sa censure. « Ce n'est pas mon homme », conclut-il après avoir fait allusion aux goûts littéraires de ce dernier. Et comme Catt exprimait l'avis que la monarchie était la meilleure forme de gouvernement, à condition que le prince fût juste et éclairé, l'original voyageur fit contre les rois « une sortie qui n'était pas propre à faire soupçonner qu'il en fût un ».

L'homme au visage barbouillé, on l'a deviné, n'était autre que Frédéric, âgé alors de quarante-quatre ans, parcourant incognito la Hollande et s'y faisant passer pour le premier musicien du roi de Pologne. Catt l'apprit le lendemain déjà. Il fut plus surpris encore quand, à six semaines de là, il reçut une lettre l'informant que s'il voulait revoir le voyageur qui « parfois, lui avait fait monter la moutarde au nez, » il serait le bienvenu à Potsdam. Il n'avait qu'à poser ses conditions. Catt allait accepter cette offre flatteuse lorsqu'une grave maladie l'empêcha de partir. L'an d'après, Frédéric, qui venait de battre les Autrichiens à Leuthen et de s'emparer de Breslau, renouvela sa proposition et notre compatriote put y donner suite. On lui offrait neuf cents écus et la

¹ Catt, dit le *Livre d'or des familles vaudoises*, de Delédevant et Henrioud, est une forme de Capt, nom d'une famille originaire du Chenit, dont une branche fut reçue en 1622 dans la bourgeoisie de Morges. Nous ignorons en vertu de quel acte Alexandre de Catt portait la particule. Un billet que lui adressa, en 1758, à son arrivée à Breslau, le conseiller prussien Eichel, contient la suscription : « A. M. de Catt ». Dans d'autres documents prussiens, Catt est appelé « Le Catt ».